

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le livre jamais écrit

Louise Cotnoir



Numéro 120, hiver 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2014). Le livre jamais écrit. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 7–8.

# Le livre jamais écrit

Louise Cotnoir

EN CE MATIN d'un 23 janvier sous zéro, je roule depuis des heures, traversant la monotonie du paysage hiémal. Tout ce blanc lumineux plonge mon esprit dans la matière à souvenirs. Souvent, la mémoire me fait l'effet d'un entrepôt de fictions, d'un dépôt où les réminiscences diffèrent des événements réels, en en proposant parfois une interprétation séduisante mais combien erronée... Les étendues immaculées défilent de chaque côté de l'autoroute : lignes, cassures, reliefs. La clarté sur cette géométrie variable me fait penser à un jeu de marelle ou à un damier monochrome. Ces cartes que l'ossature des troncs dénudés tranche en plans sur ma rétine se métamorphosent lentement en tableaux. Le travail de la lumière sur cette « non-couleur » me rappelle les *Whites* d'Olivier Mérijon.

Un tel calme en moi, comme si la route me mettait hors du temps. Je me laisse baigner dans cette luminosité, éblouie par ces scintillements comme des flashes sur ma rétine. Entre deux panneaux routiers, des images et des mots s'agglutinent, envahissent ma *boutique à rêveries*. « La nature même de sa profession fait de l'écrivain un rêveur, et un rêveur conscient<sup>1</sup>. » J'acquiesce en silence à cette réflexion.

Il est vrai qu'en voiture, surtout quand je dois faire un long trajet, comme aujourd'hui, il m'arrive d'inventer des histoires ou de jouer avec les mots. Toute cette blancheur autour de moi, par exemple, met en marche l'impeccable mécanique qui enchaîne des expressions comme « nuit blanche », « page blanche », « être blanchie »... Je m'accroche à cette dernière expression. Dans la symbolique asiatique, le blanc est associé au deuil, à la mort... Nous sommes le 23 janvier.

Et violemment, l'acuité de l'œil noir du frère aîné fait tache sur le paysage. Le frère disparu depuis si longtemps

1. Carson McCullers, *Le cœur hypothéqué*, Paris, Éditions Stock, coll. « Le cabinet cosmopolite », 1977, p. 341.

m'oblige à tourner mon regard vers le siège droit avant. Vers *la place du mort*. Pourquoi évoquer cette image me pétrifie-t-il ? Suis-je en train de faire route vers lui ? Vers sa fiction ?

À la radio, Pablo Casals se penche sur son cœur, enchante les *Suites pour violoncelle seul* de Bach. Le frère mort sourit d'un pâle sourire, bien installé dans ma voiture comme autrefois le *riding shotgun* à bord de la diligence. Un fusil entre les mains, le frère prêt à défendre cette affabulation dont il exige d'être le personnage à l'aimable figure de papier. Dans mes archives intérieures où l'âme martèle parfois son prénom, je tiens à distance ce récit, le retarde. « Toute littérature est un dialogue avec les morts [...]. C'est ainsi que la littérature s'acquitte de la dette des vivants envers les morts<sup>2</sup>. »

Moi, la sœur à qui il a insufflé son rêve d'écrire, il me faudrait composer ce livre fantasmé qui le hante. Il me faudrait me dédouaner de l'avoir, à ma façon et pour moi, réalisé.

Me croit-il encore l'adolescente naïve pour qui il suffisait qu'il apparaisse dans son blouson d'aviateur à la Saint-Exupéry ou portant la barbe touffue d'Hemingway pour que je sois prise de ravissement et submergée d'admiration pour lui ? Je l'avoue, ces aspirations se sont incrustées en moi, mais j'ai mûri depuis et j'ai la conviction qu'aucun récit ne saurait le rembourser de son désir, celui de s'arracher à une ville pétrifiante, à une existence déplorable. Conscient, le frère, d'avoir échoué à s'accomplir...

Quelle compensation pourrais-je bien offrir à ce frère qui m'a sauvée de la colère et de l'amertume, de la médiocrité des vies ordinaires, de ces tragédies où on ne meurt pas et où on ne vit pas ? Comment lui rembourser l'irréparable de sa mort ?

Je remarque de curieux nuages qui se forment et quelques gros flocons se mettent à tomber lentement. Le visage du frère pâlit, se fond au paysage à travers le cadre du pare-brise et disparaît en silence.

---

2. Danièle Sallenave, *Le don des morts. Sur la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1991, p. 176.